

## L'URBANISATION DE LA VALLÉE DE LA FENSCH (1850-1914)

Quand aujourd'hui, des hauteurs, le regard se porte sur la vallée de la Fensch, une vaste agglomération se découvre à nos yeux, partie importante de la conurbation Metz-Thionville avec les vallées de l'Orne et de la Moselle, une « vallée usinière » comme disait Adrien Printz. Et pourtant, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, cette petite région était encore rurale, avec quelques bourgs, 4226 habitants vers 1810<sup>(1)</sup>. Hayange, dont les forges « sont les plus considérables du département » ainsi que l'écrivait Viville<sup>(2)</sup>, fait figure de capitale avec ses 913 habitants. Mais là est le noyau initial de la future urbanisation. Ce n'est pas que le travail du fer soit inconnu dans la région; de la célèbre Borne de fer d'Aumetz aux minières qui trouvent le revers des côtes de Moselle, il y a belle lurette que l'on connaît le bruit des marteaux le long de la Fensch<sup>(3)</sup>. C'est en 1704, avec l'installation des de Wendel à Hayange, qu'est placé le détonateur de la future explosion démographique, l'entreprise qui fera passer l'exploitation du minerai du stade artisanal à l'industrie sidérurgique. Il va falloir cependant attendre assez longtemps avant d'avoir les cités que nous connaissons et c'est une histoire moins simple qu'il n'y paraît, une histoire tributaire des vicissitudes du développement technologique, des stratégies industrielles et nationales. Une histoire double aussi, car dans la vallée de la Fensch, dans la période qui nous intéresse ici, il y a en quelque sorte deux mondes, celui des de Wendel et l'autre, plus en amont, celui des sociétés allemandes.

Hayange est le berceau de l'entreprise de Wendel, la tête de la vallée. Et pourtant, ce n'est pas là qu'ils édifièrent leur première cité ouvrière mais à Stiring-Wendel, à la frontière sarroise, en 1855-57. Une cité complète, autonome, avec usine, école et église, construite pratiquement ex-nihilo et érigée en commune de plein exercice; Napoléon III en personne se déplaça pour l'inauguration. Hayange avait l'avantage d'exister; les ouvriers logeaient sur place ou venaient des villages proches. L'essor de la sidérurgie nécessitait un gonflement des effectifs et la distinction que nous accordons à Stiring est un peu spécieuse dans la mesure où, dès 1857, l'entreprise entamait l'édification de la cité de Gargan pour accueillir des ouvriers venus

1) Voir VIVILLE, *Dictionnaire du département de la Moselle*, Metz, 1817.

2) VIVILLE, *ouv. cit.*, p. 186.

3) Voir E. GASPARD et A. SIMMER, *Le canton du fer*, 1978, n° 33 de la collection des Études historiques de la région de Thionville.

notamment de l'Eifel. Aussi, en 1860, la capitale de la Fensch pouvait se prévaloir d'une population de 2478 habitants. C'est déjà une petite ville. Au moment où le rattachement au Reich naissant allait bouleverser la vie des Mosellans, Hayange pouvait s'enorgueillir d'abriter 4004 personnes à l'ombre de ses cheminées. Le bond est spectaculaire mais en 1866, Ars-sur-Moselle, l'autre grande ville du fer, dépassait les 6000 habitants<sup>(4)</sup>. Cependant le développement d'Ars bute sur des obstacles à la fois techniques et économiques. La cité du Val de Metz va alors être entraînée vers un inexorable déclin de sa sidérurgie.

Ces obstacles sont aussi connus du fief des de Wendel. Les poches de fer à haute teneur s'épuisent et la demande se porte de plus en plus vers l'acier. Comment le fabriquer avec la minette phosphoreuse ? Ce problème se double des aléas de la politique internationale. L'intégration de la Moselle à l'Allemagne se traduit par des pertes de marché pour de Wendel. La France se protège par le biais des droits de douane et « dope » ses exportations au moyen de subventions. Les sidérurgistes français concurrencent les industriels d'Hayange en Lorraine allemande même. A cela s'ajoute la dépression qui dans le Reich clôt l'euphorie des *Gründerjahre*. Ce contexte, ce faisceau de difficultés, a plus fait alors qu'une prétendue opposition des maîtres de forges de la Ruhr pour limiter l'expansion de la sidérurgie mosellane. La solution fut l'achat du brevet Thomas par la société de Wendel avec monopole d'exploitation pour la Lorraine, sans doute l'une des meilleures affaires opérées par la firme. Ce choix stratégique entraîna un développement conséquent de ce qu'il est convenu d'appeler la Maison avec dédoublement de la société de part et d'autre de la frontière.

Si, dès 1880, les de Wendel édifient la cité de Génibois à Jœuf en France, parallèlement à la construction de l'usine intégrée de la vallée de l'Orne, côté Fensch, il y a un regroupement très net des activités autour du pôle de Hayange où, en 1881, fonctionnera la première aciérie Thomas d'Europe. En effet, l'unité de Stiring, de plus en plus inadaptée au nouveau contexte, ferme progressivement. Les ouvriers, ces solides Lorrains germanophones qu'apprécie tant la Maison, sont transférés vers les cités de la Fensch qui se développent. C'est ainsi qu'à Serémange, vers l'aval, se construit la cité du faubourg Suzange<sup>(5)</sup>, de 1895 à 1900, augmentant la population

4) Laurent COMMAILLE, *Ars-sur-Moselle : bourg-modèle des côtes de Lorraine, Les Cahiers lorrains*, 1985, n° 1.

5) Adrien PRINTZ, *Serémange-Erzange, naissance d'une ville*, nouvelle édition, Thionville, éd. Klopp, 1988.

de la localité d'environ 50 %, tandis que sur le ban de Nilvange<sup>(6)</sup>, à l'ouest donc, est édiflée la cité Saint-Jacques, de 1895 à 1905. Ainsi s'établit autour de Hayange une nébuleuse d'usines et de cités.

C'est un monde cohérent géographiquement, économiquement mais aussi socialement car tout repose sur la Maison de Wendel, garante d'un monde hiérarchisé, voire contrôlé, où la fonction dans l'entreprise structure les rapports sociaux. N'importe qui n'est pas engagé chez de Wendel :

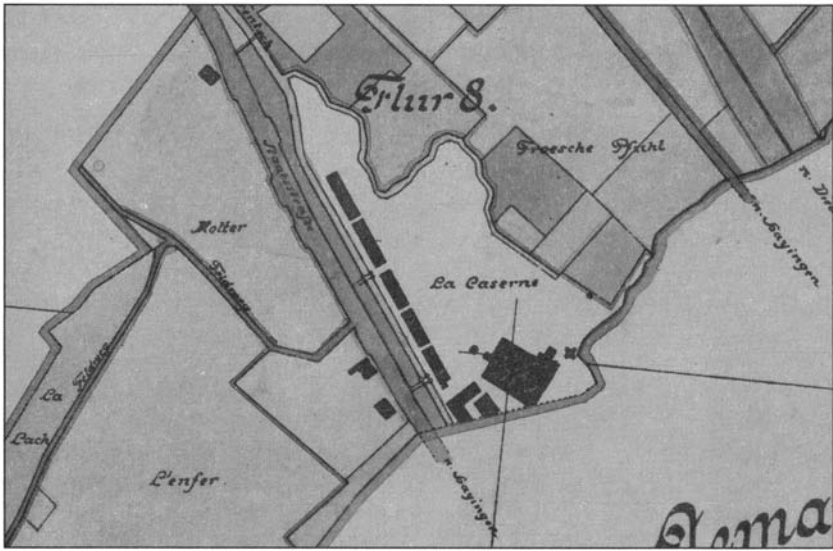
« ... il est l'usage dans nos usines de n'admettre aucun nouvel ouvrier qu'à la condition qu'il se soit présenté à l'autorité. »<sup>(7)</sup>

D'autre part, le recrutement des ouvriers se fait dans des viviers bien délimités. Nous soulignons précédemment l'origine des habitants de la cité de Gargan et nous avons évoqué le déplacement des ouvriers de Stiring. Ces deux exemples illustrent assez bien la composition ethnique des salariés de l'entreprise. Il s'agit avant tout d'une population lorraine, romane ou germanophone à laquelle s'ajoutent des éléments venus de Rhénanie ou de Sarre, surtout catholiques.

Une petite affaire qui fut débattue entre 1875 et 1881 illustre assez bien ces différents aspects. Elle montre à la fois l'extension tentaculaire de Hayange, considérée comme centre de la société de Wendel, et reflète certains traits propres à la Maison. Il s'agit du projet de rattachement du « faubourg Sainte-Berthe », sis sur le ban de Nilvange, à la commune d'Hayange. Le seul nom de la cité (le « faubourg ») permet déjà de savoir à qui l'on a affaire car il est de coutume chez de Wendel de donner aux colonies ouvrières, comme l'on disait souvent à l'époque, les noms des saints tutélaires de la famille (on est parfois obligé de se passer de saint; voir la cité de Gargan, l'important est que l'on reste dans le clan). Cette cité se compose en 1881 de huit bâtiments destinés à loger les ouvriers et d'une « cantine » réservée aux célibataires. Tout un dossier est constitué et déposé auprès du Directeur de Cercle (*Kreisdirektor*), plan à l'appui (sur un beau papier des bureaux d'études), afin d'appuyer la demande. Plusieurs raisons sont invoquées, notamment la nécessité pour les ouvriers de se rendre pratiquement journalièrement à Hayange, la meilleure qualité des écoles de la capitale de la Fensch tandis que pour aller à celle de Nilvange, les chemins

6) En ce qui concerne les cités de Nilvange, nous avons tiré de nombreux renseignements et sujets de réflexion du mémoire de maîtrise de Nicole MERCIER, *Structure et réaménagement des cités ouvrières : diagnostic pour une ville de la Fensch : Nilvange*, Centre d'études géographiques de l'Université de Metz, Metz, 1978.

7) Archives départementales de la Moselle (A.D.Mos.) 10 AL 100.



Nilvange. Détail du plan d'assemblage du cadastre [1884]. A.D.Mos., Cartes et plans 855. La cité du « faubourg Sainte-Berthe » que la Maison de Wendel souhaitait voir rattachée à la commune d'Hayange.

sont souvent impraticables, etc. N'oublions pas qu'à ce moment, Nilvange n'est encore qu'un village (492 habitants en 1880 sur le territoire de la commune)<sup>(8)</sup>. A l'appui de la demande est jointe une pétition signée par les 34 chefs de famille du faubourg. Bien sûr, c'est un nombre trop faible pour que l'on puisse en tirer des conclusions générales mais remarquons quand même que sur l'ensemble des noms, quatre seulement peuvent être, à peu près, considérés comme d'origine lorraine « romane », les autres étant nettement germaniques. Autre élément intéressant d'appréciation : sur les 34 signatures, 17 utilisent la graphie française. Ceci corrobore ce que nous avons évoqué plus haut sur les bassins de recrutement de l'entreprise. Intéressant aussi est l'un des arguments avancés pour justifier la séparation d'avec la commune de Nilvange car il concerne le domaine religieux :

*« Nous trouvons à Hayange des prêtres allemands et des offices particuliers aux allemands »<sup>(9)</sup>.*

Se juxtaposent dans ce point particulier à la fois le désir de maintenir la cohésion culturelle (facilitée par le cadre du Reichsland) et le souci des âmes. Mais, sont-ce des ouvriers qui s'expriment ainsi ? Le style de la pétition, impeccable, en fait fortement douter.

8) René HIEULLE, *Nilvange des origines à la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale*, 1988, p. 97.

9) A.D.Mos., 10 AL 100, pétition des habitants du faubourg Saint-Jacques, 9 avril 1881.

Qu'elle ait été rédigée par les bureaux de l'entreprise ne fait que renforcer l'impression que nous donne le monde wendelien, produit bien typé d'un certain paternalisme. Car, à ce que nous venons de décrire, il faut ajouter l'ensemble des services assurés par la Maison. C'est un domaine bien connu aujourd'hui et sur lequel nous ne nous étendrons pas car tel n'est pas notre propos. Signalons quand même que, dès 1870, la société eut son éconamat dont le chiffre d'affaires, en 1906, dépassait le million de Marks<sup>(10)</sup>, sa boulangerie qui fabriquait cinq tonnes de pain par jour avant 1914 à un tarif presque toujours inférieur à ceux pratiqués par les boulangers particuliers<sup>(11)</sup>. Hayange, centre de la nébuleuse dépend entièrement des de Wendel. L'église dans laquelle vont prier nos ouvriers pétitionnaires est refaite par la Maison en 1885, l'hôpital est en quelque sorte un « cadeau » de l'usine de même que l'éclairage au gaz, qui apporte aussi sa lumière aux rues de Serémange et de Marspich. Hayange est devenue une vraie ville avec plus de 11.000 habitants en 1910, apportant aux habitants de la Basse-Fensch ce que ne fournissent pas les services de l'entreprise : commerce de détail, débits de boisson, hôtels, etc.

*« La capitale des Wendel, ce n'est pas Berlin ou Paris, c'est Hayange. Et c'est autour d'Hayange que s'étend le patrimoine de la famille. Un patrimoine qui ne cesse de grandir, ce qui prouve bien que la Providence est avec eux. »*<sup>(12)</sup>

Mais, à côté de ce monde cohérent, bien structuré autour d'une ville et d'une entreprise, en naît un autre, plus haut dans la vallée de la Fensch.

L'intérêt que représentait le gisement de minerai de fer de Lorraine était compris des Allemands dès les débuts de l'annexion comme en témoignent le rapport Hauchecorne ou les réactions de la Chambre de Commerce de Sarrebruck<sup>(13)</sup>. En 1875, la société Burbacher Hütte, à intérêts sarrois et luxembourgeois, entrée en

10) Ce chiffre est donné par Adrien PRINTZ dans *Hayange d'un siècle à l'autre*, n° 34 des Études historiques de la Région de Thionville, Thionville, 1980. Il nous pose un petit problème dans la mesure où Adrien Printz, dans *La vallée usinière* (parue en 1966 à Metz) p. 92, avance que « le chiffre de vente des économats d'Hayange, de Moyeuve et de Jœuf s'éleva, en 1906, à 1 million 250.000 francs ».

11) Voir dans Serge BONNET, *L'homme du fer*, Metz, S.M.E.I., 1975, tome I, p. 25.

12) Pierre FRITSCH, *Les Wendel, rois de l'acier français*, Paris, Robert Laffont, 1976, p. 107.

13) François ROTH, *La Lorraine annexée (1870-1918)*, Nancy, 1976, pp. 35, 36 et 37. Hauchecorne est un ingénieur des mines berlinois d'origine huguenote qui rédigea dès les débuts de la guerre un rapport sur les potentialités du gisement de fer de Lorraine. La Chambre de Commerce de Sarrebruck soulignait l'influence positive que pouvait avoir l'annexion du gisement pour la sidérurgie sarroise, tout en craignant la concurrence des maîtres de forges lorrains.

possession d'une concession à Algrange, entame des recherches et fonce son premier puits en 1879. La mine est exploitée régulièrement à partir de 1882. Suivent Röchling (de Sarre) en 1883 et Gebrüder Stumm (de Sarre également). Vers 1890 arrivent les entreprises rhénanes qui commencent à exploiter les concessions qu'elles avaient obtenues ou rachetées à des particuliers. Citons pêle-mêle les sociétés Bochumer Verein (à Fontoy et Algrange), Phoenix et Gute Hoffnungshütte (à Fontoy), Aachener Hütte Rote Erde (à Algrange), Thyssen (à Algrange, mine Sainte-Barbe). Compte tenu de la faible teneur du minerai lorrain, il était plus rentable de le transformer directement sur place<sup>14</sup>. D'où la construction d'usines à fonte. En 1896, la société à capitaux belges et rhénans Aumetz-Friede construit un complexe doté de 7 hauts fourneaux à cheval sur les bans de Nilvange et d'Algrange. L'année suivante, les Fentscher Hütte (capitaux belges également) mettent à feu 3 hauts fourneaux à Fontoy. En 1901, Aumetz-Friede coule son premier acier.

Si l'on prend en compte le fait que la plupart des mines de la Haute-Fensch sont exploitées à partir du début des années 90 et que les usines sidérurgiques suivent immédiatement, il est facile d'imaginer l'ampleur des transformations qui allaient toucher cette partie de la vallée restée jusque là rurale. Le changement est radical, en peu de temps des villages deviennent des villes, du moins par le nombre de leurs habitants. Peuplée de 364 personnes en 1871, Algrange compte 9479 habitants en 1910, soit une progression de + 2504 % ; Nilvange, nous l'avons vu, était une bourgade. En 1890, les Nilvangeois sont 736. C'est encore peu mais la croissance a été de 49,5 % en 10 ans ! Ils sont 3283 en 1900, 5798 en 1910. Knutange connaît le même phénomène et s'enorgueillit de 5130 habitants en 1908.

Les chiffres sont parlants mais appellent plusieurs considérations. Certes, en termes comptables, nous avons affaire à des villes mais le sont-elles vraiment ? L'impression qui domine est celle d'un conglomérat de cités autour d'un noyau ancien. C'est assez évident en ce qui concerne Algrange au tournant du siècle. On l'appelle alors, et l'expression demeurera longtemps après, « la cité au quatre mines ». Quatre mines, c'est quatre cités différentes, quatre mondes différents unis chacun autour de son carreau, de ses installations. Il n'y a pas d'homogénéité urbanistique. La première cité construite est celle de la société Burbach (*Luxemburger Bergwerks und Saarbrücker Eisen Hütten A.G. Burbach*). Elle est toute simple :

14) F. ROTH, *ouv. cit.*, p. 313.



Algrange. Détail du plan d'assemblage du cadastre [1895].  
A.D.Mos., Cartes et plans n° 705.  
Les maisons de la mine de Burbach.

des maisons-blocs à deux rampants avec appentis aux extrémités, alignés le long de la route qui mène au carreau, dans un vallon, à l'ouest du vieux village. A l'est, sur les pentes, les « Rote Erde » édifièrent une longue barre de 150 mètres regroupant 44 logements assez rudimentaires, les Hauts Murs comme on les appela. Ils abritèrent jusqu'à 450 personnes ! Nilvange fait contraste avec Algrange car la société Aumetz-Friede mit en chantier à partir de 1898 un ensemble assez cohérent de logements ouvriers. Les collectifs construits dans les actuelles rues des Vosges, de la Moselle et de Castelneau, avec leurs deux étages et rez-de-chaussée forment un ensemble à l'aspect presque urbain, encore accentué par la pente des rues et les effets de perspective qui en découlent. Puis l'entreprise poursuivit son œuvre en édifiant des maisons plus modestes, des logements pour employés, etc., comblant ainsi petit à petit l'espace entre l'usine à l'ouest et le crassier à l'est, la cité dominant le vieux village lorrain (belle image que celle-ci...). Casino, économat et foyer pour travailleurs célibataires complétèrent le tout.

Si les maisons ouvrières rompent évidemment avec l'architecture rurale traditionnelle, le contraste s'affirme dans les autres bâtiments qui, comme la maison du directeur de l'usine, le bureau central (avec ses beaux colombages) ou les maisons des cadres, s'inspirent du style wilhelminien alors en vogue. Le même phénomène s'observe d'ailleurs aussi à Algrange. Il dépasse le cadre strict de la

citée car la croissance de la population engendre la naissance de véritables noyaux urbains, certes embryonnaires, construits dans le même esprit. La rupture est en quelque sorte double; elle est à la fois « urbanistique » (le passage du village à la cité, voire à la ville) et culturelle dans le sens où les nouvelles constructions tranchent avec les traditions architecturales lorraines et participent de la germanisation du paysage constatée dans les grands centres urbains que sont Metz et Thionville.

Nous sommes dans un contexte très différent de celui de la Basse Fensch. Nous ne sommes pas en présence d'une entreprise locale, fortement insérée dans son milieu comme l'est la société de Wendel. Nous avons affaire à des entreprises sarroises ou rhénanes qui, outre leurs fonctions industrielles, sont conscientes, à travers leurs responsables, de participer à la défense du « Deutschtum ». D'autre part, la mise en place de ces sociétés s'est faite dans un laps de temps relativement court. La transition a été rapide, presque brutale, qui a plongé la Haute Fensch de la vie agricole dans le monde de la grande sidérurgie et il a fallu vite, très vite, beaucoup d'hommes pour fournir la main-d'œuvre des usines, des mines et pour construire un nouveau monde ex-nihilo. Ce puissant appel sur le marché de l'emploi, pour parler comme aujourd'hui, a engendré un courant d'immigration qui a modifié radicalement la composition de la population.

En effet, le développement des cités de cette partie de la vallée s'est fait avec une population en grande partie étrangère à la région. Il est possible, bien sûr, de rétorquer que cela ne fut pas très différent chez de Wendel. Certes, il y eut les ouvriers venus de Sarre et de l'Eifel. Mais l'élément lorrain, qu'il soit de la Lorraine romane ou germanophone, est resté prépondérant. Rien de semblable pour les entreprises de la Haute Fensch où l'on recourut à des Allemands (nous entendons par là des personnes non originaires du Reichsland) et à des Italiens pour l'essentiel. Sur les 9479 habitants que compte Algrange en 1910, 6644 sont des « Allemands immigrés », 823 des Italiens<sup>(15)</sup>. Algrange est alors une ville « allemande » et reçut même le surnom de « petit Berlin ». La proportion d'étrangers n'était pas tellement différente à Nilvange et Knutange. Les Polonais, sans doute plus nombreux dans le bassin houiller, commencent à faire leur apparition dès avant 1914. Ces brassages de population ne se font pas sans difficulté et entraînent souvent des réactions de xénophobie qui touchent surtout les Italiens et les Polonais. Il y a

15) F. ROTH, *ouv. cit.*, p. 368. Précisons, comme le fait François Roth, que les de Wendel engagèrent eux aussi des Italiens et ce de préférence à des Allemands quand la germanisation de la vallée devint trop importante à leurs yeux.



à cela des raisons ethniques mais aussi sociales : les tâches qui leur sont confiées dans les mines, la construction ou la sidérurgie, les confinent souvent au bas de la hiérarchie.

Pour cette population mouvante qui change facilement d'entreprise ou n'hésite pas à franchir la frontière selon la fluctuation des salaires, l'accès aux cités ouvrières n'est pas évident. Le logement en cité est en effet lié au bon vouloir de l'entreprise et donc à une certaine stabilité, voire docilité, des postulants. Un fait important doit être pris en considération : dans la période qui nous occupe, c'est-à-dire celle qui précède la Première Guerre mondiale, la construction de logements est, malgré les énormes efforts des entreprises, très insuffisante à la demande. Sont donc logés en cité les « meilleurs » des ouvriers, ceux qui ont fait leurs preuves, qui présentent, selon les termes de l'époque, des garanties en ce qui concerne la moralité et l'hygiène. La pratique croissante des coopératives ouvrières dans la construction des cités (*Baugenossenschaften*) qui exige une participation financière des ouvriers, même modique, renforce cet aspect. Cette solution est en partie adoptée par Aumetz-Friede<sup>(16)</sup>. Allemands et Lorrains, et encore pas tous, sont donc, de fait, prioritaires. Ne reste alors pour les autres que la solution d'habiter des baraquements provisoires, quand ils existent, ou de sous-louer, pratique très courante (sinon comment expliquer les 450 habitants des 44 logements de la « caserne » des Terres Rouges ?), à tel point que des arrêtés fréquents doivent rappeler que chaque « *Kostgänger* » a droit à huit mètres-cube minimum<sup>(17)</sup>. Un article du *Lorrain* rend compte, avec les préjugés du temps (?), de cette situation :

*« Aujourd'hui, ce sont les ouvriers italiens qui sont la cause du maintien des prix si élevés. Par économie, ces méridionaux s'entassent pas bandes dans le plus misérable réduit. On comprendra facilement que la cohabitation en masse dans ces locaux qui n'y sont pas absolument appropriés, où l'air et la lumière pénètrent à peine, est contraire à toutes les règles d'hygiène, et constitue surtout par les chaleurs excessives un foyer propice pour la propagation de toutes sortes de maladies.*

*La police s'est émue de cet état de choses et a fait, dans ces derniers temps, une tournée d'inspection générale. Là où elle le jugeait indispensable, elle a signifié aux propriétaires de renvoyer une partie de leurs locataires (...) Il sera difficile d'exécuter les mesures*

16) A.D.Mos., 8 AL 33-34. Voir le rapport annuel de la Société pour l'exercice 1909-1910.

17) A.D.Mos., 8 AL 261-262. La loi prussienne, appliquée dans la Ruhr, ordonne 10 m<sup>3</sup>. La différence témoigne des difficultés rencontrées en Lorraine.

*dictées, à moins que les entrepreneurs ne se chargent eux-mêmes de loger leurs ouvriers dans des baraquements à construire. »<sup>(18)</sup>*

L'apport d'un élément « étranger » ne remet cependant pas en cause le processus de germanisation car les nouveaux arrivants sont obligés de se conformer au contexte culturel ambiant. Les transformations qui affectent la vallée de la Fensch ont aussi des répercussions sur la vie religieuse, du moins en ce qui concerne le rapport des confessions; le protestantisme progresse à la vitesse de l'industrialisation et contribue, par ses organisations, ses pasteurs, le soutien qu'il reçoit des entreprises, à ancrer les villes nouvelles dans le Reich. C'est Röchling qui offre les cloches du temple d'Algrange, c'est Aumetz-Friede qui fait pratiquement construire celui de Nilvange. C'est la même société qui, par des dons importants, permet l'ouverture d'une école protestante en 1901. Soyons juste cependant, Aumetz-Friede fit don de 25.000 Marks pour la reconstruction de l'Église de Nilvange<sup>(19)</sup>. Quelques chiffres indiquent les conquêtes du protestantisme : à Algrange, en 1880, il y avait 400 catholiques et 4 protestants. En 1905, ils sont respectivement 5814 et 1729<sup>(20)</sup>. Ceci accentue encore le contraste entre la Basse Fensch, organisée autour de l'entreprise de Wendel, dirigée par des patrons au catholicisme militant, Lorrains avant tout, et les cités de l'amont.

Cependant, cette vallée, toute urbaine qu'elle fut devenue par les chiffres de la population, constituait un ensemble plutôt hétéroclite. Pouvait-on vraiment parler de « ville(s) » pour ce conglomérat de cités grignotant les vieux finages ? C'est un monde de transition où se perpétue le travail de la terre par les potagers (imposés chez de Wendel) qui ceignent les maisons ouvrières et par ces parcelles que les entreprises, puisant sur leurs réserves foncières, louent à leur personnel. Ces champs supplémentaires, comme les appelle Pierre Fritsch<sup>(21)</sup>, occupent 103 hectares dans la vallée de la Fensch en 1913. A cela il faut ajouter le petit bétail, les volailles et les lapins. L'élevage des porcs connaît un véritable engouement et, de 1873 à 1912, leur nombre a été multiplié par quatre entre Fontoy et Serémange<sup>(22)</sup>. La première de ces deux localités est aussi dotée

18) Article du *Lorrain* du 24 août 1900 à propos de la situation du logement dans la vallée de la Fensch.

19) Voir : René HIEULLE, *Nilvange, des origines à la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale*, 1988, et la plaquette éditée par la Municipalité pour l'exposition « Nilvange d'autrefois et d'aujourd'hui » présentée en juin 1976.

20) Voir l'article du pasteur Gustav HANSTEIN dans *Algringen zum Gedächtnis*, Düsseldorf, 1938, A.D.Mos., BH 9703.

21) P. FRITSCH, *ouv. cit.*, p. 114.

22) A. SÖMME, *La Lorraine métallurgique*, Paris, 1930.

d'un troupeau de chèvres important. Ce ruminant est aussi appelé « *Bergmannskuh* », c'est-à-dire la « vache du mineur ». Tout cela, on le voit, cadre assez mal avec l'idée que l'on se fait d'une ville.

Certes, il y avait Hayange. Mais ses services, bien qu'offrant le nécessaire, pouvaient-ils lui permettre de jouer le rôle plein et entier d'une ville ? Être autre chose que la créature des de Wendel ? Bien sûr des équipements sérieux avaient été mis en place comme un hôpital, construit en 1901 grâce à l'entreprise (deux ans après celui d'Algrange !).

Fédérer le tout aurait permis à cette conurbation d'environ quarante mille habitants de se doter d'infrastructures en rapport avec la population. Cette possibilité n'a pas échappé aux autorités qui essayèrent, en 1905-1906, de faire fusionner les différentes communes industrielles. Cette tentative échoua devant le refus d'Hayange, inquiète du rapport des forces entre la Haute et la Basse Fensch. C'eût été sans doute la fin du « bastion lorrain », emporté par la germanité. Un deuxième projet vit le jour en 1909, concernant cette fois Nilvange, Algrange et Knutange. Appuyée par le Directeur de Cercle, la demande émane essentiellement de Knutange. Le premier adjoint au maire de cette commune, « *Grubendirektor* » en dehors de ses fonctions municipales, verse au dossier une lettre assez fournie pour soutenir la fusion<sup>(23)</sup>. Son argumentation se fonde d'abord sur l'importance de la population. Réunies, les trois communes peuvent se prévaloir d'un nombre conséquent d'habitants : 16.826 en 1905, 20.380 en 1908. Il insiste aussi sur les disparités de revenu entre les trois localités. Algrange et Nilvange bénéficient du produit des impôts pesant sur les entreprises minières et sidérurgiques alors que Knutange, qui doit supporter une population ouvrière importante, voit cette manne lui échapper. La réunion des trois communes, ajoute notre édile, pourrait être l'occasion de doter le nouvel ensemble d'équipements sérieux, dignes d'une vraie ville. Il cite pêle-mêle l'amélioration du service des pompiers, de la police, l'installation d'un réseau téléphonique et, ce qui eût été intéressant pour le devenir des habitants de la Haute Fensch, la création d'une « *Oberrealschule* ». Ces vues ne sont pas étrangères au Directeur de Cercle qui pense aussi à un abattoir et à un bon réseau de canalisations grâce à une juste répartition des charges pesant sur les budgets municipaux. Malheureusement, la fusion ne se fit pas. L'opposition est cette fois venue d'Algrange, peu soucieuse de partager son pactole avec les autres communes. Il semblerait même que le refus de « la cité aux quatre

23) A.D.Mos., 10 AL 101.

mines » ait été provoqué par la réaction de ses habitants hostiles au projet, du moins si l'on en croit le journal *Le Messin* qui consacre un article à cette question dans son numéro du 4 août 1909.

Certes, des liens se tissent entre les localités, ne serait-ce que par le syndicat d'adduction d'eau<sup>(24)</sup> ou la ligne de tramway qui structure un peu plus l'ensemble. Mais le syndicat d'adduction d'eau est surtout né des besoins de l'industrie et n'aurait peut-être pas vu le jour sans elle. Quant au tramway, il appartient à une société privée<sup>(25)</sup>. Comment, d'autre part, constituer un ensemble urbain cohérent alors même que les communes ne dominent pas leur urbanisation ? Celle-ci n'est que la sécrétion des sociétés minières et métallurgiques qui édifient les cités selon leurs propres besoins. Bien entendu, nous pouvons répliquer en revenant sur le rôle qu'elles jouent dans la construction des écoles, églises, hôpitaux et autres bâtiments. Cela suffit-il à organiser l'espace communal ? Non, bien sûr, et on ne peut le reprocher aux entreprises dont ce n'est pas la finalité. De fait, l'urbanisme n'est pas à l'échelle de la commune mais à celle de la cité ouvrière. Une ville comme Nilvange est en quelque sorte divisée en trois parties distinctes : le vieux village, la cité construite par Aumetz-Friede et les nouveaux édifices publics, le faubourg Saint-Jacques, émanation de la société de Wendel et tourné vers Hayange. Ne soyons pas trop sévère non plus pour les communes. La brutalité de leur développement, l'absence de tradition urbaine ne leur offraient pas la possibilité de penser et de gérer leur extension en fonction de critères qui sont plus ceux de notre époque que du tournant du siècle. A quelques exceptions près, une telle réflexion était surtout engagée autour de villes déjà constituées. Algrange, peut-être justement parce qu'elle était la plus « éclatée » des « villes » de la Fensch, sentit la nécessité d'imposer des règles à la construction en se dotant, en 1912, d'une « *Bau-Ordnung* »<sup>(26)</sup>. Quand la guerre éclata, beaucoup restait à faire en ce domaine.

En 1914, nous sommes loin des quatre mille et quelques individus de 1810; la population a décuplé. De nouveaux habitants, étrangers aux mœurs et coutumes de la contrée, ont fait leur apparition attirés par les usines qui s'édifiaient sur les rives de la Fensch, par les mines qui trouaient le front de côte. De leur labeur est née la « vallée usinière ». Mais cette conurbation qui s'étend de Fontoy à Serémange, voire Uckange, n'a pu constituer une véritable ville.

24) A.D.Mos., 16 AL 451 et 470.

25) A.D.Mos., 15 AL 590.

26) A.D.Mos., 10 AL 1024.

Les cités, qui composent l'essentiel de son armature, ne peuvent être assimilées à des quartiers urbains, du moins dans le contexte de l'époque. L'antagonisme latent du monde wendelien envers la Haute-Fensch, l'esprit de clocher de certaines municipalités, empêchèrent la fusion des communes et partant la naissance, peut-être, d'un ensemble cohérent. C'est sûrement une chance qui a été perdue pour la vallée de la Fensch. Il y a dans l'histoire des villes un moment où l'on atteint une sorte de point critique à partir duquel tout s'enchaîne, les infrastructures, les équipements et les établissements de formation. Ce qui aurait été possible dans le cadre du Reichsland, à la veille de la Première Guerre Mondiale, devenait plus hypothétique dans le système centralisé de la France aux 36.000 communes. A l'heure des reconversions, des friches industrielles, tout en mesurant ce qui nous sépare de la Fensch des vieilles forges à marteaux, il est difficile de ne pas méditer sur les occasions qu'on a laissé passer... Mais l'Histoire ne se répète pas. Souhaitons plutôt à tous ceux qui œuvrent pour une action concertée des communes de cette région qu'ils puissent triompher des intérêts particuliers et des vieilles routines afin que cette vallée que nous aimons connaisse la prospérité et que ses habitants recueillent le fruit du travail de leurs pères.

Laurent COMMAILLE